

JOHN SMIRTY

Pour Jacques Goorma

Je suis un homme heureux. Vous pouvez en croire John Smirty, fils unique d'un ventriloque américain désargenté et d'une institutrice française. Qu'il y ait une part de naïveté, voire d'indécence à l'affirmer aussi péremptoirement, c'est indéniable. Tant pis ! Je ne vais tout de même pas dire le contraire pour satisfaire au pessimisme ambiant où il est de bon ton de porter sur ses épaules tout le malheur du monde. Je suis jeune encore, à peine 40 ans. Mon épouse est adorable. J'habite une maison qui donne sur une rue tranquille, avec des voisins charmants. J'exerce un métier passionnant : je suis libraire.

On ne s'ennuie jamais parmi les livres, avec tous ces personnages extravagants qui vous font mener par procuration mille aventures, parfois complètement loufoques. Je peux voyager avec Gulliver et essayer de survivre sur une île déserte avec Robinson Crusoé. Je peux aussi prendre la route avec Kerouac ou me laisser entraîner par Alice au Pays des Merveilles. Actuellement, je relis *La Métamorphose*. Quelle imagination ce Kafka ! Et quel humour ! Transformer son personnage principal, Gregor Samsa, en véritable vermine, il fallait oser. C'est un sort que je n'envierais à personne. On comprend bien que sous une

apparence de conte fantastique il exerce, avec une bonne dose d'autodérision, son ironie féroce contre la famille et la société de son temps, mais tout de même. Je ne voudrais pas connaître une telle mésaventure. Me retrouver changé en cancrelat à côté de ma femme qui dort à mes côtés serait une nouvelle version, en plus horrible, de *La Belle et la Bête* et je risquerais au réveil d'être assommé à coups de polochon. Dans l'ombre projetée par ma lampe de lecture, je la regarde dormir, ma dulcinée, ma chère Julia. Comme elle est belle. À quelques frémissements du visage, je devine qu'elle rêve. Les portes de la nuit se sont ouvertes pour elle. J'espère que ce n'est pas pour un cauchemar semblable à celui qu'inflige Kafka à son personnage. Se souviendra-t-elle au réveil de ses déambulations oniriques ? Quelques bribes peut-être, comme des vagues à la surface d'un océan profond et obscur qui rechigne à nous livrer ses secrets, même aux psychanalystes les plus retors.

Il est 3 h du matin. J'ai posé mon livre sur la table de chevet, mais impossible de m'endormir. Je me lève. Me voici sur ma terrasse, bien emmitouflé. Il fait froid en ce mois de janvier. Neige et pleine lune, la nuit a une pâleur étrange, presque sépulcrale. Pas un passant. Derrière les premières maisons, une fenêtre reste allumée au sixième étage d'un immeuble. « Je te salue, compagnon d'insomnie, qui veille quand tout le monde dort ». Que fait-il ou que fait-elle ? Un écrivain, une écrivaine ? Peut-être. Je l'imaginais griffonnant des pages d'une plume alerte pour un livre futur qui viendra s'installer, le moment venu, à la devanture de ma librairie. Depuis un moment, mon regard est attiré irrésistiblement par le mur d'en face, à peine éclairé par la lumière lointaine d'un vieux réverbère que la nuit n'a pas voulu éteindre. Les arbres projettent l'ombre

des branches dénudées sur la façade en arabesques énigmatiques que je m’amuse à interpréter.

J’ai toujours été doué pour les paréidolies. Contrairement à nombre d’amateurs, je ne vois pas que des visages. Je suis un professionnel ! J’ai pu ainsi, au fil de mon expérience, assister au déferlement de la Horde d’or à même les côtes rocheuses du Finistère et au sacre de Clovis dans un caillou ramassé sur la plage. C’est comme je vous le dis. Les pierres amassées de siècles en siècles sont de véritables archives de l’histoire du monde, des livres d’images, à qui sait les déchiffrer. Ce que je vois sur le mur, dans le reflet blafard du réverbère, c’est un cycliste qui fonce à toute allure, tête baissée, chevelure flottante, une chambre à air autour du cou et un revolver dépassant négligemment de sa poche. À l’allure zigzagante malgré la vitesse, je crois reconnaître Alfred Jarry. Et il m’a semblé entendre au passage le mot « merdre ». Une telle signature l’identifie aisément. Mais ce n’est peut-être que le vent qui souffle en rafales. Manifestement, il a peur. Que fuit-il ? Je ne tarde pas à avoir l’explication. Agitant frénétiquement ses antennes et ses pattes épineuses, un cafard noir géant le poursuit ! Je me dis qu’il est peut-être temps d’aller se coucher.

J’ai bien dormi. Aucun cancrelat n’est venu perturber mes rêves qui, généralement, tournent à ma propre célébration. On m’y décerne volontiers le prix Nobel de littérature. C’est le moins que l’on puisse faire, vous me direz. À force de lire dans ma librairie tous ces livres célèbres et de contribuer à les faire connaître, j’en suis d’une certaine façon l’auteur par procuration. Dans ma vie nocturne, il m’arrive de rétrograder au rang subalterne de prix Goncourt ou Renaudot. Parfois j’accepte, parfois je

refuse. On a sa dignité ! Pourquoi donc devrais-je avoir des rêves étriqués où je subis des affronts, des rebuffades, où je suis maltraité, voire martyrisé et même mis à mort ? Si, comme l'écrit Nerval, le rêve est une seconde vie, il faut rêver grand.

D'ailleurs, il y a une île dans mon sommeil, en dehors de toute carte connue ou inconnue, où je suis roi. C'est l'île Caboche. On me vénère et l'on a même dressé à mon effigie une grande statue qui rendrait folles de jalousie celles de l'île de Pâques. Il faut dire que les cabochards n'ont pas à se plaindre de mon règne. J'ai retenu la leçon de Lao-Tseu : j'adopte la tactique du non-agir. Ils jouissent ainsi d'une grande liberté. Avec les pouvoirs que leur accorde le rêve, ils peuvent voler, visiter des planètes et même des étoiles, se transformer, être dans plusieurs lieux en même temps si telle est leur fantaisie, se contredire allègrement sans avoir à subir les remontrances de la raison. Autres avantages non négligeables : ils ne dorment et ne mangent jamais, n'ont pas froid, n'ont pas chaud et ont la particularité enviable de ne pas mourir. Les pauvres humains que nous sommes devraient prendre exemple sur ces personnages oniriques qui hantent nos nuits profondes. Je décrirai un jour les us et coutumes de ce peuple étrange, mais il est grand temps de me lever.

Me voici debout. À part le côté carapace de mes mâchoires anguleuses et de mon crâne assez largement dépourvu de cheveux, je n'ai rien d'un scarabée. Je descends l'escalier. Mon épouse m'accueille pour le petit déjeuner avec son beau sourire matinal révélant encore mieux le velouté de ses lèvres. Tiens, je me sens poète ce matin ! L'odeur du café frais taquine agréablement mes narines. La journée commence bien. Avoir l'imagination

féconde ne m'empêche pas d'assumer sereinement mon quotidien. Je ne suis pas en conflit avec la réalité, même la plus banale. Qu'il y ait quelque chose de routinier dans ma vie ne me dérange pas, et même me rassure. Pourquoi irais-je donc secouer mon existence comme un vieux tapis, persan ou non, avec le risque de répandre partout de la poussière ? Tout va pour le mieux. Je me sens très bien dans ma peau, celle de John Smirty, libraire, fils de Joséphine et de William Smirty, aujourd'hui retraités dans le XV^e arrondissement de Paris où j'habite aussi, à cinq cents mètres de ma boutique vers laquelle actuellement je me dirige, tandis que ma femme, avocate renommée, se rend à son cabinet, boulevard Haussmann.

Contrairement à ce que pensent parfois les provinciaux, il y a une vraie vie de quartier à Paris, pour peu que l'on s'éloigne des endroits trop touristiques ou envahis par les administrations et les bâtiments publics. J'entretiens les liens les plus cordiaux avec mes voisins et les habitués de ma librairie pour lesquels j'organise régulièrement des soirées de lecture. Aussi est-il fréquent que je m'arrête en chemin pour discuter avec certains d'entre eux ou du moins les saluer au passage. Cette fois, malgré mon sourire et autres amabilités dont par nature je suis prodigue, ceux que je croise ne semblent pas me reconnaître. Il est vrai qu'ils ont le col de leur manteau relevé et la tête baissée pour affronter la neige qui a recouvert les trottoirs d'une couche verglaçante incitant à la plus grande prudence. Avec ce froid glacial qui paralyse les visages et les gestes, ils n'ont pas le temps de me prêter attention. Ils préfèrent penser aux prochaines vacances d'été, envisagées sous l'angle d'un soleil ardent qu'ils finiront d'ailleurs par trouver trop violent. Ainsi va l'homme. Jamais content. Ils

ne veulent pas me dire « bonjour » ? Grand bien leur fasse ! Ou plutôt qu'ils aillent au diable, après tout. Je ne vais pas m'apitoyer sur cette situation insolite. D'ailleurs, j'arrive à ma librairie. Je suis en retard, mais je ne m'inquiète pas. Mon assistante, en qui j'ai toute confiance, sera déjà là, à accueillir les premiers clients. Elle se prénomme Framboise. Ce prénom est pour le moins inhabituel et a de quoi surprendre. Pourtant, ce n'est que la regrettable conséquence d'une erreur d'inscription sur les registres de la mairie. L'officier d'état civil, distrait ou un peu sourd, a écrit Framboise au lieu de Françoise. Remarquez que ce prénom singulier lui va à ravir et s'accorde avec sa voix légèrement sucrée et ses lèvres roses qui contribuent au succès de ma librairie auprès des étudiants et des retraités.

Tiens ! Elle a mis d'autres titres en vitrine. Ce n'était pas prévu. *La Métamorphose* de Kafka est toujours là, mais elle a ajouté *Le Double* de Dostoïevski, *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde, *La Moustache* d'Emmanuel Carrère, *Le Horla* de Guy de Maupassant, *Le Diable amoureux* de Cazotte, *La Clef des ombres* de Jacques Abeille, *Le Journal d'un fou* de Gogol, *Derrière son double* de Jean-Pierre Duprey. De ce choix, une sorte de thème se dégage, d'autant plus qu'un écriteau sur trépied porte l'inscription de la célèbre formule de Rimbaud : « Je est un autre ». Je me suis dit qu'elle prenait des initiatives intéressantes, la jolie Framboise, et j'en suis très content. Je ne manquerai pas de la féliciter.

Dès que j'ai franchi la porte, une sorte de bonheur m'envahit. Quel plaisir de se retrouver parmi tous ces écrits qui ne sont pas tous des chefs-d'œuvre, mais qui font partie de mon environnement quotidien. Cela fait presque vingt ans que j'exerce ce métier et je ne voudrais pour rien

au monde en changer. C'est ici, dans ces locaux, que j'ai créé mon univers où chaque livre est à sa place, selon un classement méthodique, par genre et par ordre alphabétique, que l'on pourrait qualifier de maniaque. La propreté règne d'ailleurs dans mon antre et l'on chercherait en vain la trace d'une araignée ou d'un cafard, hormis peut-être celui de *La Métamorphose* de Kafka dont un autre exemplaire traîne sur la table parmi quelques romans et œuvres de poésie. C'est ainsi. La nuit je rêve, éveillé ou endormi, et je laisse mon imagination voyager comme elle l'entend. Mais le jour, ma raison domine. Une froide logique se met en place. Je déteste que des événements imprévus viennent déranger le cours de ma journée et je tiens par-dessus tout à cette quiétude. Certains clients m'ont surnommé le « père tranquille » et j'en suis fier.

Framboise est occupée avec un client. J'irai la féliciter plus tard. Comme chaque matin, la première chose que je vais faire, c'est prendre un café à mon petit bureau bien douillet du fond de la salle. Rien de tel que ce rituel pour bien commencer la journée. Cette fois pourtant, quelque chose cloche. Un individu que je ne connais pas est assis à ma place. Il est là, installé confortablement, les jambes croisées et l'air désinvolte, en train de se servir de ma cafetière et de déguster le divin nectar dans ma propre tasse. C'est à peine s'il me regarde. Il se croit chez lui peut-être. « Tu vas voir mon gaillard ». J'ai beaucoup de peine à retenir ma colère. Il ne faut pas se gêner. Je me précipite vers l'intrus :

« Que faites-vous là ? »

Surpris, il lève la tête vers moi :

« Ce que je fais là, ce que je fais là. Vous le voyez bien. Je prends tranquillement mon café. De quel droit me

posez-vous pareille question ? Et d'abord qui êtes-vous ? Nous n'avons jamais été présentés l'un à l'autre, et votre visage m'est totalement inconnu.

– Qui je suis ? Je m'appelle John Smirty, et cette librairie m'appartient. Je suis très accueillant avec ma clientèle, mais mon amabilité ne va pas jusqu'à permettre que l'on s'assoie à mon bureau. Vous avez l'air d'apprécier mon café, à ce que je vois !

– Très bon, en effet ! Mais c'est le mien, et je suis très exigeant sur la qualité. John Smirty ? Ce nom ne me dit rien, répond-il. Vous vous êtes certainement trompé de boutique. En ces lieux, le seul libraire, c'est moi-même. Je n'en connais pas d'autre. Depuis des années, j'exerce ce métier et mes fidèles clients pourront vous le confirmer. Je ne sais ce qui me retient de vous foutre à la porte.

– Comment ça, me foutre à la porte ! Le libraire ici, c'est moi. Et vous n'êtes pas moi que je sache. J'espère que vous n'êtes pas un imposteur et que votre comportement s'explique par un abus d'alcool. À moins que vous soyez complètement fou.

– Je vous retourne le compliment. Mon nom est Gaspard de la Buanderie, libraire de père en fils, et depuis vingt ans en cet endroit. Si vous continuez à m'importuner de la sorte, je vais être dans l'obligation d'appeler la police.

– Ah ! vous reconnaissez donc que vous n'êtes pas John Smirty ! Il n'y a qu'un seul John Smirty, et fier de l'être : c'est moi. Et je peux le prouver. Demandez à Framboise, mon assistante, si vous ne me croyez pas. »

Il appelle Framboise.

« Vous connaissez cet individu ? »

Framboise me dévisage longuement. Je n'ai aucun doute. Ella va pouvoir attester que je suis John Smirty, le libraire, et que ce Gaspard de la Buanderie n'est qu'un usurpateur de la pire espèce. Elle hoche la tête et de sa douce voix de fruit rouge prêt à être cueilli, elle affirme sans la moindre hésitation :

« C'est la première fois que je vois ce monsieur. »

Ça alors, je n'en reviens pas. C'est un canular. Un coup monté. Il ne peut en être autrement. On cherche à me piéger, pour une émission de télé peut-être. Mais je ne vois aucune caméra. Et nous ne sommes pas un 1er avril.

« Vous plaisantez j'espère, chère Framboise. Je vous ai embauché il y a cinq ans. Vous faisiez des études d'entomologie. Vous êtes venue me voir. La récente lecture de *La Métamorphose* vous avait bouleversée. Jamais, m'aviez-vous dit, on avait aussi bien décrit le cancrelat. La science est vaine devant la littérature, aviez-vous ajouté. Vous avez donc décidé de changer d'orientation et de devenir libraire. Vous m'avez même confié que vous étiez en train d'écrire un conte à portée allégorique dont le titre serait *Les Amours tragiques du frelon et de l'araignée*.

L'étonnement, mais aussi la peur se lisent dans les grands yeux verts de Framboise :

« Comment savez-vous tout cela ? Par quel sortilège ? Vous êtes le diable en personne. Je le répète, je ne vous connais pas. Je ne vous ai jamais vu. Vous êtes un imposteur ou un fou. Le seul libraire ici, c'est monsieur Gaspard de la Buanderie. »

La farce est en train de tourner au complot. On veut me nuire, c'est évident. Peut-être m'exproprier, me jeter à la rue. Mais je ne vais pas me laisser faire. Je sors ma carte

d'identité et mon permis de conduire et les exhibe sous le nez de mes contradicteurs :

« Et ça, n'est-ce pas la preuve que je suis bien John Smirty, né le 29 mars 1985 à Paris ? Cette fois, vous ne pourrez pas le nier. »

Gaspard de la Buanderie examine minutieusement les documents et me les rend :

« Qui me dit que vous n'avez pas usurpé l'identité d'un autre et falsifié ces papiers ? Je vous en crois capable. Et même, à supposer que vous soyez réellement John Smirty, rien ne prouve que vous soyez le libraire, pour une raison simple et irréfutable : celui-ci, vous l'avez en face de vous. »

Je l'avais à peine remarqué, mais depuis un moment un client nous observe. À ses cheveux blancs, son visage ridé et son corps recroquevillé sur une canne, constamment à la recherche d'un équilibre, on devine qu'il n'est pas de toute première jeunesse. C'est un vieillard qui affiche aisément à l'œil nu les 90 ans. S'adressant à nous d'une voix chevrotante, il dit :

« John Smirty. Ce nom me dit quelque chose. Oh, c'était il y a bien longtemps ! Au milieu des années 1950, si ma mémoire est encore bonne. J'avais 20 ans à l'époque. Il tenait en effet cette librairie. Il devait bien avoir la cinquantaine. Un original comme on n'en fait plus. Pas méchant, mais un peu cinglé. Pas la folie qu'on enferme, non. La folie douce, en quelque sorte. Il entassait les livres partout, sur les étagères et dans les coins. C'était un véritable capharnaüm, mais vous pouviez lui demander un livre, il le trouvait aussitôt, quitte à déplacer des piles entières. Il s'intéressait aux insectes et aux araignées dont il pouvait réciter par cœur les noms communs – peut-être même connaissait-il leur prénom – en une longue litanie : la

mygale à genoux rouges, l'épeire diadème, l'agélène à labyrinthe, la célèbre veuve noire, l'araignée napoléon, la tarentule... Vous voyez, je m'en souviens encore. Il pouvait même en inventer, telle l'araignée coupe-gorge ou la mygale aux pattes de danseuse étoile. Mais c'étaient aux cafards et aux scarabées, dans toutes leurs variantes, qu'il vouait un véritable culte. Il y en avait dans tous les coins, surtout près des radiateurs. Ces insectes avaient beau être discrets, il n'était pas rare qu'ils finissent leur courte vie sous la solide semelle d'un client inattentif ou agacé. En bon entomologiste amateur, John Smirty en avait plusieurs collections, soigneusement étiquetées, dans ses tiroirs. Il en confectionnait des tableaux sous verre qu'il accrochait aux murs. Des amateurs du monde entier, aussi fadas que lui, venaient lui rendre visite. Curieusement, il avait une certaine ressemblance avec le cancrelat, avec son gros ventre sur de longues jambes maigres et son dos voûté qui ressemblait à une carapace. Ses sourcils rebelles, dispersés vers l'avant en ordre de bataille, faisaient irrémédiablement penser à des antennes, instruments précieux, prétendait-il, car ils lui permettaient de détecter les voleurs. »

J'étais frappé de stupeur. Personne n'osait l'interrompre, mais soudain il s'arrêta de parler, toussa, se moucha bruyamment, avant de reprendre :

« Un sacré numéro, ce John Smirty. Il évoquait souvent avec ses clients, qui riaient sous cape, l'île Caboche dont il prétendait être le roi. C'était un petit royaume merveilleux, disait-il, une destination de rêve qu'il visitait souvent la nuit, durant son sommeil. Il aimait ces moments précieux qu'il passait ainsi avec les cabochards, à discuter et à rire, car c'était un peuple joyeux. Si l'un de ses interlocuteurs avait l'impertinence de lui faire remarquer que cette île

n'existait pas, il prenait un air condescendant et, comme on lève un sceptre, mettant l'index sur son propre crâne, il disait péremptoirement : « elle est là ». Un matin, on le retrouva mort. Avant de se suicider, il avait laissé un mot sur son bureau : « Je suis parti, toutes affaires cessantes, pour l'île Caboche rejoindre mon peuple. Je lègue mes collections d'insectes au Muséum national d'Histoire naturelle ».

Puis, se tournant vers moi :

« Vous reconnaîtrez que dans ces conditions vous ne pouvez pas être John Smirty. Il est décédé en 1960, vers la soixantaine. Et même en imaginant qu'il soit encore vivant et que vous soyez John Smirty, vous auriez 125 ans, ce qui n'est pas impossible mais peu probable. Et si c'était le cas, tel que je vous vois aujourd'hui, vous ne feriez pas votre âge. Ceci dit, vous m'avez l'air aussi loufoque et je vous soupçonne d'avoir une araignée au plafond. »

Je suis décontenancé. Je ne sais pas quoi dire. Gaspard de la Buanderie et Framboise pointent vers moi un regard interrogateur, avec une pointe de commisération, voire de pitié. De toute évidence, ils me prennent pour un mythomane. Et pourtant je suis bien John Smirty, j'en suis d'autant plus sûr que le vieillard avait mentionné l'île Caboche que je suis le seul à vraiment connaître. Mais puis-je être vivant aujourd'hui et mort il y a soixante-cinq ans ? Le paradoxe semble insoluble. Sans doute la physique quantique pourra-t-elle répondre à cette énigme dans quelques années, mais pour l'instant, devant l'impossibilité provisoire de me faire reconnaître, il ne me reste plus qu'à prendre la fuite.

Je sors précipitamment de ma librairie et me retrouve dans la rue qui m'apparaît soudain hostile. Il neige. J'ai

l'impression que les gens que je croise me regardent bizarrement. Mon air désemparé sans doute. Peut-être me considèrent-ils eux aussi comme un escroc. Ils s'écartent avec méfiance, vérifiant si rien ne manque dans leurs poches. J'étouffe. Il me faut changer de lieu au plus vite.

Je prends le premier métro pour n'importe quelle destination. C'est ainsi que je me retrouve à Saint-Germain-des-Prés. Ce quartier ne m'est pas inconnu. J'avais eu naguère une ardente liaison avec une femme qui habitait dans les parages. Cette évocation me rassure. Qu'est-elle devenue ? Son nom ne figure plus sur la sonnette. Loin de moi l'idée de la revoir, mais l'évocation de ces temps anciens me restitue une identité, avec la mémoire de ce que j'ai vécu au fil des années. Dans la foulée, des souvenirs d'enfance me reviennent spontanément. J'ai 6 ans. Alors que je traverse la rue, un camion mal garé me cache la vue. Soudain, une voiture m'accroche par mon manteau et me traîne sur une trentaine de mètres. Je perds connaissance.

Quand je reviens à moi, je suis allongé sur une table du café proche de l'accident. Penché sur moi, le visage en larmes de ma mère. « Je ne vais pas mourir, dis maman ? » Puis l'ambulance. « Où as-tu mal mon petit ? » Je montre mon ventre. Je m'évanouis de nouveau. L'hôpital, l'opération, la longue convalescence. « Il est passé par une belle porte », dira plus tard le chirurgien. C'est mon histoire et je ne permettrai à personne de me la voler. Je suis John Smirty, libraire dans le XV^e arrondissement de la plus belle ville du monde, Paris. Tout ce que je dis est vrai. Je porte encore dans ma chair la trace de ce que j'affirme, et il me suffit de glisser la main sous mon pull-over pour constater que la longue cicatrice est toujours là. »

L'après-midi déjà. La neige a cessé de tomber. Comme on ouvre des fenêtres, le soleil fait des apparitions furtives. Je vais au hasard des rues. Rien ne me sollicite. Je me sens comme dans la forêt obscure dont parle Dante. Pourtant, je ne mérite pas cet enfer. Je ne me suis jamais égaré du droit chemin qui me menait chaque jour à mon travail, parmi mes chers livres. Il y a là une profonde injustice dont je suis la victime. Mais je ne me laisserai pas faire. Je vais reconquérir mon identité et ma librairie. Tout en marchant, j'essaie de comprendre la situation, de trouver le fil d'Ariane qui me permettrait de sortir de cet affreux labyrinthe.

Voyons. Je constate que je pense, donc, si j'en crois Descartes, je suis. Je suis qui ? Je suis John Smirty et je suis libraire. C'est précisément ce que l'on me conteste. Ma carte d'identité et mon passeport portent mon nom et ma photo. Que leur faut-il de plus ? Gaspard de la Buanderie prétend que je les ai falsifiés. Selon lui, je serais quelqu'un d'autre, un usurpateur. J'en ai autant à son service. Ce qui m'intrigue, c'est le comportement de Framboise. Je ne sais pour quelle raison elle serait devenue sa complice. Par amour peut-être. Cet aigrefin l'aura subjuguée et entraînée à commettre l'irréparable en me spoliant de mon bien le plus précieux. Quant au vieillard, il devait être atteint de sénilité. Il ne peut en être autrement. Quand il prétend qu'il a connu jadis un John Smirty, il doit confondre. Mais l'île Caboche, il ne pouvait pas l'inventer. En tous cas, ce n'est pas moi. Je suis John Smirty et non pas John Smirty. Je veux dire que je ne suis pas son John Smirty. Comme tout cela est compliqué. Pris dans mes pensées, j'ai traversé la Seine sans m'en rendre compte. Je suis fatigué et j'ai froid.

Derrière la place du Carreau des Halles, je m'engage dans la rue de la Grande Truanderie. L'ironie de la situation n'échappera à personne. J'entre dans le premier café qui se présente. L'endroit est petit, mais chaleureux, avec ses poutres et sa pierre apparente. Je n'y suis jamais venu mais je me sens aussitôt à l'aise. Je m'installe à proximité d'un poêle Godin à charbon d'ancienne génération qui me rappelle le bon vieux temps où personne n'aurait contesté que je sois John Smirty, le libraire du XV^e. Quelques clients. Avec un large sourire, le serveur s'approche de moi. Il me serre la main chaleureusement :

« Qu'est-ce que je te sers ? »

Bizarre. Il me tutoie. Une coutume du café sans doute. C'était si naturel de sa part qu'il aurait été ridicule de le reprendre. Va pour le « tu », mon ami, si cela te fait plaisir, me dis-je mentalement, tout en commandant :

« Un chocolat chaud. »

Il me regarde, soupire, puis, levant les yeux au ciel :

« L'habitude est une chemise de fer. »

Décidément, je n'y comprends rien. Il parle par énigmes. On dirait qu'il tient à me donner une leçon de sagesse. Un Socrate qui s'ignore. Il ne m'a jamais vu. Pourtant, on dirait qu'il me connaît depuis toujours. Il revient.

« Voici ton chocolat, avec le petit biscuit, dit-il avec un clin d'œil complice. »

Puis il repart. Déconcertant tout ça. Mais je ne suis plus à une étrangeté près. Derrière le bar, une jolie serveuse officie. J'ai entendu qu'elle s'appelle Myrtille. Je ne peux pas m'empêcher de penser : « Framboise, Myrtille, décidément on est dans les fruits rouges ». D'ailleurs, elles se

ressemblent étrangement. La bouche, les yeux. Elles sont belles à croquer. Mais la porte du café vient de s'ouvrir. Un homme entre et, sourire aux lèvres, se dirige vers moi. Le plus naturellement du monde, il s'assoit à ma table.

« Comment vas-tu, vieille branche », me dit-il.

Quelle familiarité ! Je suis interloqué. Je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam. Pris ainsi au dépourvu, je ne sais pas quoi répondre. Je me tais. Il me regarde et reprend :

« Ça n'a pas l'air d'aller fort ! T'es tout pâle. »

Il commande un vin chaud.

« Ça réchauffe, me dit-il. Tu devrais en faire autant. Ça t'aiderait à reprendre des couleurs. Mais passons aux choses sérieuses. Je viens de lire ce début de manuscrit que tu m'as confié. C'est génial ! Tu voulais mon avis, je te le donne. Ce John Smirty, qui mène une existence banale et qui voit d'un seul coup sa vie basculer jusqu'à en perdre son identité, sa librairie, tout ce qui le rattache à la vie, il fallait y penser. John Smirty n'est pas John Smirty, et pourtant il est John Smirty, envers et contre tous. C'est shakespearien ! Le drame absolu ! La tragédie antique ! Et puis il y a, tout au long du récit, cette mise en abyme de la vermine ou d'un cafard, on ne sait pas trop, qui est le héros malgré lui de *La Métamorphose*. L'île Caboché est mystérieuse à souhait et nous aimerions en savoir plus sur ces cabochards qui ont l'air d'être de joyeux lurons comme les aurait aimés Rabelais. Pour l'instant, ton manuscrit s'arrête à la tribulation de John Smirty et son errance dans Paris jusqu'à précisément ce café où il s'installe à cette même table. J'espère que tu es en train d'écrire la suite. Je l'attends avec impatience... »

Je ne le laisse pas finir. Je me lève précipitamment et, de nouveau, je m'enfuis. Mon tourment ne cessera donc jamais. J'ai envie de hurler. Mais qui suis-je à la fin ? Si j'en crois mon interlocuteur, je suis un romancier et John Smirty ne serait que mon personnage principal dans une histoire inventée de toutes pièces. Ce n'est pas possible. Je suis réel, avec des bras, des jambes, une tête pour penser et une bouche pour affirmer haut et fort que je suis John Smirty, vivant parmi les vivants. Je suis John Smirty, je suis John Smirty, je le crie aux passants dans la rue. Et je lis dans leur regard apeuré : « Non, vous n'êtes pas John Smirty ». Cela ne peut plus durer. Je sens que je vais devenir fou.

Mon épouse est mon dernier recours. Il est 19 h. Elle est certainement rentrée et elle m'attend. Elle saura bien me reconnaître. Nous vivons ensemble depuis si longtemps. Je serai sauvé !

Je hèle un taxi. Me voici enfin devant mon domicile. Je n'ai pas les clefs, mais la porte est ouverte. J'entre.

« Bonsoir, chérie. Si tu savais ce qui m'arrive. J'ai passé une journée infernale. »

Julia, ma tendre Julia me regarde, les yeux écarquillés. Elle a l'air effrayée. Mais de quoi a-t-elle peur ? Elle pousse un cri épouvantable et lâche le verre qu'elle tenait à la main.

« Que faites-vous chez moi, me dit-elle ? Qui êtes-vous ? Sortez. »

J'ai déjà entendu cette petite musique quelque part. Voilà que ça continue. Ma femme, ma chère femme se met de la partie. Je ne peux pas croire qu'elle fasse partie de l'horrible complot.

« Mais enfin chérie. Tu le sais. Je suis John, ton John Smirty qui t'aime.

– Je ne connais personne de ce nom. Je ne sais pas quelles sont vos intentions. Me voler peut-être, ou pire, mais sachez que mon mari ne va pas tarder à rentrer. Il tient une librairie dans le quartier et il n'est pas commode.

– Puisque je te dis que je suis John Smirty, ton cher époux. Et par les liens sacrés du mariage, tu es Julia Smirty depuis dix-neuf ans. Ce matin encore nous prenions le petit déjeuner, heureux d'être au monde et de partager comme chaque jour ce moment délicieux. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Tout s'est ligué contre moi aujourd'hui. Je suis devenu un étranger dans ma propre librairie et même mon nom n'existait pour personne. Et voilà que tu ne me reconnais pas. »

Soudain, la porte s'ouvre derrière moi. Un homme entre.

« Tu arrives à temps, lui dit mon épouse. J'allais appeler la police. »

Et me désignant d'un doigt accusateur :

« Fous-moi ça dehors ! »

L'individu se précipite vers moi. Il a l'air costaud. Curieusement, son visage ne m'est pas inconnu. Nos regards croisent le fer.

« Que faites-vous chez moi », me dit-il ?

À ma grande stupeur, c'est Gaspard de la Buanderie.

Je hurle :

« Sale voleur ! Ma librairie ne te suffisait pas. Il fallait aussi que tu me prennes ma femme ! »

La rage se lit sur son visage. Le regard qu'il me jette est celui d'une bestiole. Il vocifère, mais je ne comprends pas ce qu'il dit. Ce que j'entends est un gargouillis immonde. Il m'agrippe violemment. Il a retroussé ses manches sur de gros bras poilus. Ses mains ressemblent à des pinces de tourteau. Je ne l'imaginais pas aussi râblé. Oubliant tout savoir-vivre aristocratique, il me plaque contre lui et cherche à m'étouffer, en poussant d'horribles grognements. Il dégage une affreuse odeur de punaise. IL faut me rendre à l'incroyable évidence : Gaspard de la Buanderie se révèle être un immense, gigantesque cancrelat à forme plus ou moins humaine. Je dois défendre mon intégrité physique contre ce monstre. Je m'empare de n'importe quel objet que je trouve sous ma main. C'est une lourde lampe en cristal et je frappe, je frappe. Il s'effondre. Julia hurle et appelle la police. Je m'enfuis...

J'apprendrai plus tard par la presse que Gaspard de la Buanderie, libraire, est mort assassiné. D'après Julia, la veuve éplorée, un individu se serait présenté à elle, profitant que la porte n'était pas fermée à clef. Il disait s'appeler John Smirty, qu'il était ici chez lui, que Julia était son épouse. Il n'était pas vraiment menaçant, mais avait l'air hagard, comme perdu dans un cauchemar dont il n'arrivait pas à sortir. Gaspard de la Buanderie, arriva sur ces entre-faites. Il vit la peur dans le regard de sa femme. Il vit l'intrus. Il reconnut en lui l'imposteur qui était venu le matin même dans sa librairie. C'en était trop. Il voulut le mettre à la porte. L'autre résista. Ils se battirent. Julia vit la lampe de cristal s'abattre plusieurs fois sur le crâne de son époux.

La police me recherche. Elle a peu d'indices. Elle sait, d'après Julia et les témoignages de Framboise et du vieil-

lard, à la librairie, que je prétendais m'appeler John Smirty. Mais après vérification, le seul John Smirty connu, qui en effet était libraire, est mort en 1960, comme l'attestent le registre des décès et la plaque au cimetière. À ma librairie, à mon domicile, que je considère toujours comme étant miens, nulle trace d'ADN ou d'empreintes digitales n'a pu être relevée. Je suis pour la justice un mystère non résolu. Par précaution, j'ai brûlé ma carte d'identité et mon permis de conduire. On ne me retrouvera pas. Pour les autres, pour le monde entier, je n'existe pas.

Depuis trois ans, j'erre sur les routes de France, allant de village en village et faisant ici ou là des petits boulots. Un vagabond en quelque sorte. Ni identité, ni domicile. Un sans-papiers. Quand on m'arrête, je dis que je suis amnésique et l'on me relâche. En effet, quel intérêt aurait-on à me faire interner ou à me mettre en prison, alors que je ne cause de tort à personne ? Je me fais appeler Joseph, Paul ou Jean, mais je sais bien de façon certaine que je m'appelle John Smirty, libraire de son métier.